

PIERRE SAUREL

Maison de débauche



BeQ

Pierre Saurel

Diane la belle aventurière # 043

Maison de débauche

roman

La Bibliothèque électronique du Québec

Collection *Littérature québécoise*

Volume 473 : version 1.0

Maison de débauche

Collection *Diane la belle aventurière*

gracieuseté de Jean Layette

<http://www.editions-police-journal.besaba.com/>

I

Diane Roy, la jeune Canadienne qu'on surnommait la belle aventurière, était maintenant lutteuse professionnelle.

Diane avait hésité longtemps avant d'accepter ce nouveau métier.

Elle avait toujours aimé les aventures.

Au début, elle avait tout d'abord accepté un contrat que lui offrait Hollywood.

– La vie de vedette doit être remplie d'aventures, s'était-elle dit.

Mais Diane se trompait. Une vedette de cinéma ne s'appartient plus. Elle n'appartient qu'au public.

C'étaient des réceptions tous les soirs ou presque. Chacun de ses gestes était étudié par le public et les journalistes.

Après la mort de son père, elle revint au

Canada, travailla comme journaliste, fit un voyage en Afrique, qui faillit mal tourner puis devint une sorte de femme-détective à l'emploi de l'Entraide.

Ce travail lui plaisait et les aventures ne manquaient pas.

Une seule chose, cependant, Diane adorait voyager et, en travaillant pour l'Entraide, elle demeurait continuellement à Montréal.

Lorsque monsieur Hector Bercy, le millionnaire, qui avait fondé l'Entraide, mourut, et que son association passa entre les mains d'un bureau de bien-être social, Diane accepta de devenir lutteuse.

– J'ai tous les avantages dans cette carrière, se disait-elle.

En effet, elle pouvait tout d'abord pratiquer un sport assez violent, qui la tenait en forme.

Ensuite, elle pouvait voyager. En effet, sa première tournée lui ferait faire le tour des États-Unis et du Mexique.

Enfin, si des aventures se présentaient, elle

pouvait s'en occuper. Ce n'était pas des réceptions tous les soirs, et en dehors de ses heures d'entraînement, en dehors des soirs de combat, elle était entièrement libre de son temps.

Et la belle Diane, qui aimait tant les aventures, les recherchait, courait au-devant et n'en manquait jamais.

Présentement, elle se trouvait à Mexico. Elle, Grace, sa partenaire et leur gérant Jerry Brown devaient y passer quelque temps.

Une fois par semaine, pendant six semaines, les deux lutteuses avaient un combat très important dans un des plus grands stades de Mexico.

Et deux autres soirs, elles luttaient dans les petites villes environnantes.

Ce soir-là, la belle Diane venait de finir son combat. Elle avait tout juste eu le temps de se vêtir, lorsqu'on frappa à la porte de sa loge.

– Entrez !

La porte s'ouvrit. Diane se retourna et laissa tomber une exclamation :

– Toi ici ? Mais comment se fait-il ? Qu’est-ce que tu fais à Mexico ?

– Voyons, ne reste pas plantée là comme une statue. On dirait que ça fait une éternité que tu ne m’as pas vu.

– Michel !

Diane se jeta dans ses bras

En effet, c’était bien le jeune Michel Dupuis qu’elle avait connu à Hollywood. Michel Dupuis qui s’était établi à Montréal, avait travaillé comme journaliste, avant de devenir scénariste et comédien au cinéma.

Ben Laurie, l’homme qui, le premier, avait découvert Diane et l’avait emmenée à Hollywood, avait fondé une compagnie de cinéma à Montréal et y avait engagé Michel qui avait toujours rêvé de devenir comédien.

Michel était amoureux de Diane mais la jeune fille le considérait comme un simple camarade, pas plus.

– Heureuse de me voir ?

– Et comment ! Mais qu’est-ce que tu fais ici ?

– Je suis en voyage d'affaires à Mexico. Nous sommes arrivés avant hier, Ben et moi.

– Ben est avec toi ?

– Mais oui. Cet après-midi, je lis le journal et je m'aperçois que tu es dans les parages.

– Mais pourquoi n'as-tu pas cherché à me rejoindre avant ce soir ?

– Oh ! j'ai bien essayé, fit-il, mais avant que je trouve à quel hôtel tu logeais, j'ai appris que tu venais de partir.

– Et tu es venu au stade ?

– Oui, nous sommes en voiture.

– Ben est-il ici, lui aussi ?

– Oui, il est dans la salle. Il n'a pas osé venir te déranger. Mais moi, j'avais tellement hâte de te voir.

– Je suis bien contente, Michel. Vous êtes à Mexico pour longtemps ?

– Pour quelques jours, nous avons besoin d'une Mexicaine pour le prochain film de Ben.

– Vous n'en avez pas trouvée à Montréal ?

– Nous avons passé plusieurs auditions mais Ben a bien vu qu’il perdait son temps, il m’a dit :

– À quoi bon dépenser notre argent en auditions. Allons au Mexique et engageons une véritable comédienne. Pourvu qu’elle parle un peu l’anglais, ça fera.

– Avez-vous commencé vos auditions ?

– Non, demain seulement, nous avons rendez-vous avec une dizaine de comédiennes.

– Ah ! bon. Mais Ben n’est pas venu avec tout son équipement ?

– Mais non, il a pris arrangement avec une firme mexicaine.

Diane était prête.

– Va trouver tes amis, fit Michel, et dis-leur que tu reviens avec nous.

– Je veux bien.

Elle alla trouver Jerry Brown, son promoteur, pour lui faire part de la bonne nouvelle.

– Il est probable qu’on va fêter cette rencontre. Je n’entrerai pas à bonne heure.

– Prends le temps qu’il faudra. Tu es entièrement libre pourvu que tu sois en forme pour tes combats.

– Entendu.

Diane rejoignit Michel et ils allèrent trouver Ben.

On imagine la joie de celui-ci quand il vit Diane.

– Et mes félicitations, dit-il, tu es très bonne athlète.

– Je fais mon possible.

Ils sortirent du stade et montèrent dans la voiture de Ben.

– Michel t’a dit pour quelles raisons nous sommes à Mexico ?

– En effet.

– Tu devrais revenir à Montréal, Diane, j’aurais du travail à l’année pour toi.

– Non, ça ne m’intéresse pas.

– Mais, vedette de cinéma, c’est plus payant que lutteuse.

– Il n’y a pas que l’argent qui m’intéresse, fit Diane. Là, je voyage, je vois du pays, je ne travaille pas fort, je suis entièrement libre durant le jour.

Michel se mit à rire.

– Autrement dit, tu deviens paresseuse.

– Oh ! pas du tout. Je ne reste pas inactive.

– Je le sais bien, tu as toujours été très active.

Ben proposa :

– On fête cette rencontre, qu’est-ce que vous en dites ?

Michel se tourna vers Diane.

– Ça te plaît ?

– Mais oui, d’autant plus que demain, je puis me lever à l’heure que je désire.

Ils décidèrent d’aller dans un club.

– Je connais Mexico, fit Ben, je vais vous emmener dans un endroit...

– Quel genre d’endroit ? demanda Diane inquiète.

– Bah ! ne t'en fais pas, tu es avec deux hommes.

Il expliqua :

– C'est un endroit fashionable, vous savez, mais c'est une sorte de maison de jeux. C'est même plus que ça.

– Ah !

– On y vend de la boisson, de la drogue, on joue aux dés, aux cartes, on fume de l'opium, on donne des spectacles filmés, enfin, vous savez ce que je veux dire. Il y a des femmes pour les hommes seuls.

Diane fit la moue.

– Je n'aime pas beaucoup ce genre d'endroits.

– Je veux te faire voir ça, à titre d'expérience. Tu ne vois ça nulle part, seulement ici, à Mexico.

– Bon, alors, puisque vous dites que nous aurons du plaisir.

Ben connaissait l'endroit.

Il arrêta sa voiture sur un vaste terrain de stationnement.

– Venez.

Un portier les attendait. Il les salua et les dirigea vers le vestiaire. Il y avait peu de voitures sur le terrain.

– C’est le soir le plus tranquille de la semaine, expliqua le portier, vous êtes chanceux. Vous êtes des touristes ?

– Oui.

– Bon, alors je vais vous donner un guide.

La maison était immense. C’était un véritable palais.

Il y avait plusieurs chambres et aussi plusieurs salles. On y voyait un gymnase avec piscine, un salon de massage des mieux équipé.

Il y avait la salle de projection, un restaurant, un club de nuit où il y avait des spectacles, et enfin, la salle de jeux.

– Mais c’est très grand.

– Comme tu vois.

Le guide leur proposa :

– Si vous voulez voir le spectacle de cinéma, il

commence dans cinq minutes.

Il y avait une quinzaine de personnes dans la salle.

Le guide demanda :

– Lequel de ces deux messieurs est seul ?

Ils ne répondirent pas.

– Si l’autre désire une compagne...

– Non.

– Comme vous voudrez, messieurs. Voulez-vous boire quelque chose ?

Ils commandèrent quelque chose et le spectacle commença.

Il y avait dans la salle une dizaine d’hommes que des jeunes filles étaient venues rejoindre.

Tout près de Diane, il y avait une jeune fille, seule. C’était d’ailleurs la seule femme qui n’était pas accompagnée.

Le spectacle déplut à Diane. C’était un spectacle peu attrayant, sale, qui n’aurait certes pu passer au Canada et même aux États-Unis.

– Ça te plaît ? demanda Diane à Michel qui était assis près d'elle.

– Non. Évidemment, c'est la première fois que je vois un film comme ça.

– J'ai hâte de sortir d'ici.

– Si tu veux, on peut s'en aller.

– Non, Ben semble aimer la représentation.

– Lui, c'est le point de vue cinéma qui l'intéresse et non les images qu'il voit.

Diane appuya sa tête sur le dossier. Au lieu de s'intéresser au film, elle regarda autour d'elle.

Les couples se tenaient très près l'un de l'autre et on chuchotait dans le noir.

Soudain, Diane tourna brusquement la tête, regardant la jeune fille assise non loin d'elle.

Elle non plus ne semblait pas intéressée au spectacle. Elle pleurait, plus que ça, elle venait même de laisser échapper un sanglot.

– Michel !

– Oui ?

– La fille qui est assise là, elle pleure.

Michel murmura :

– Laisse-la pleurer, voyons.

– Je vais voir ce qu'elle a.

– Mais, Diane...

Déjà, Diane, cette dernière, s'était glissée de siège en siège. Elle était rendue près de la jeune fille.

– Elle n'a pas changé, se dit Michel, elle se mêlera toujours des affaires des autres.

II

Diane toucha la jeune fille au bras. Rapidement cette dernière leva la tête.

Ce ne devait pas être une Mexicaine, car elle semblait avoir les cheveux blonds. Il était difficile dans le noir de discerner sa couleur exacte.

Diane s'adressa à elle en anglais.

– Qu'est-ce qu'il y a ? Êtes-vous malade ?

– Non. Laissez-moi tranquille.

Puis, plus souriante :

– Vous désirez quelque chose ?

– Vous êtes de la maison ?

La conversation s'était engagée à voix basse car le film continuait sa marche.

– Oui, je suis de la maison, dit la jeune fille.

– Pourquoi pleuriez-vous ?

Elle hésita :

– Moi, je pleurais ? Mais voyons, vous vous trompez... c'est parce que... le film me fatigue...

– Je vous ai entendu sangloter.

– J'ai éternué.

La fille semblait agacée.

– Laissez-moi tranquille. Allez retrouver vos amis. Il y a un de vos hommes qui est seul ? A-t-il besoin de quelqu'un ?

– Vous faites ce genre de métier ?

Elle ne répondit pas.

– Vous semblez malheureuse ici.

Diane sortit une carte.

– Venez me voir, demain, à mon hôtel, je pourrai peut-être faire quelque chose pour vous.

La fille éclata de rire. Quelques spectateurs se retournèrent. Quelques-uns murmurèrent :

– Chut... chut....

– Pourquoi riez-vous ? demanda Diane à voix basse.

– Je suppose que demain vous tenterez de me faire la morale, vous que je trouve dans cette maison.

– J’y suis venue, simplement pour plaire à des amis que j’ai rencontrés ici, je suis Canadienne.

– Ah !

– Écoutez, je ne vous connais pas mais quelque chose me dit que je pourrais vous aider. Venez me voir, demain... après onze heures. Vous pouvez ?

– Non, je ne sors pas d’ici. Laissez-moi tranquille.

– Je voudrais tant vous aider.

– Retournez à votre siège. Si le patron me voit avec vous...

– Bon, je vous attends demain, je ne bougerai pas de l’hôtel. Quel est votre nom ?

– Maggie ! Mais si vous ne voulez pas perdre votre temps, ne m’attendez pas.

Diane retourna alors à son siège.

Enfin, le film se termina.

– J’espère qu’on va sortir d’ici, fit Diane.

– Allons au club en haut maintenant que vous avez vu ce qui se passe.

– Ça me donne des haut-le-cœur, ces films, fit Diane.

Ils allèrent au club. Le spectacle, là aussi, venait de se terminer. Ils purent causer sans être dérangés.

Diane cependant, ne prêtait que peu d’attention aux propos de ses amis.

Elle pensait à Maggie.

– Elle ne pleurait certainement pas pour rien. Si elle peut venir, demain matin.

*

– Le patron te cherche depuis une dizaine de minutes.

– Ah ! Tu lui as dit que j’étais ici ?

– Oui.

– J’y vais.

Quelques secondes plus tard, elle frappait à la porte d’un bureau.

– Entrez !

– Vous voulez me voir, monsieur Romano ?

– Oui, Maggie.

Il demanda brusquement :

– Que faisais-tu à la salle de projection ?

– J’étais avec un client.

– Tu y es restée longtemps, deux séances ?

– Oui. Il voulait voir le film une seconde fois.

– Curieux, les autres filles disent que les clients sont rares, ce soir.

– J’en avais un.

Le gros homme lui caressa le menton.

– C’est vrai, tu es tellement jolie. J’ai quelqu’un pour toi.

– Pour moi ?

– Oui. Monsieur Martinez.

- Martinez ?
 - Le gros commerçant.
 - Oh ! non, pas lui, monsieur Romano, je vous en supplie, pas lui, je le déteste.
 - Et il te trouve de son goût. Allons, inutile de rouspéter, c’est un ordre que je te donne.
 - Eh bien, je refuse d’obéir.
- Romano se leva brusquement.
- Quoi ?
 - Je ne veux pas aller avec ce gros Martinez. Un autre, soit, mais pas avec lui.
 - Maggie, tu vas obéir... sans ça... ne me force pas à te mettre les points sur les i. Songe à ta mère.
 - Monsieur Romano, je vous en supplie, je vous en conjure...
 - Tu refuses ?
 - Je ne peux pas.
 - Bon, dans ce cas, je vais appeler immédiatement. Il décrocha le téléphone.

– Vous appelez où ?

– Ta mère.

Elle mit rapidement la main sur le récepteur.

– Non, non, monsieur Romano.

– Alors... Martinez ?

– Où est-il ? murmura Maggie au bout de quelques secondes.

– Bravo, il est dans la salle de jeux et il t'attend. Passe-toi un peu de poudre sur les joues.

Il lui passa lentement la main dans les cheveux.

– Je tiens beaucoup à toi. Les clients te demandent. Les Américaines, jeunes et jolies comme toi, sont tellement rares. C'est à dire qu'il y en a, mais elle refusent de travailler pour moi.

Maggie se retourna :

– Moi aussi, je refuserais, si ce n'était que de moi.

– Voyons, ne te fâche pas et va retrouver Martinez.

Avant de sortir, Maggie se retourna :

– Monsieur Romano, je puis prendre l'après-midi de demain ? J'ai quelques emplettes à faire. Je reviendrai... vers trois heures. Je partirai vers onze heures.

– Mais oui, mon bébé, mais oui. Mais n'oublie pas Martinez et fais-le dépenser. Il est riche à millions.

Maggie sortit.

*

Il était deux heures du matin, lorsque la voiture de Ben s'arrêta devant l'hôtel où logeait Diane.

– Te voilà rendue.

Michel se tourna vers Ben.

– Demain soir, rien de spécial, Ben ?

– Non, je ne crois pas.

– Et toi, Diane ?

– Je ne travaille pas demain soir, Michel.
Pourquoi ?

– Alors je viens te chercher et tu m’amèneras quelque part. Cette fois, c’est toi qui choisiras l’endroit.

Puis regardant Ben :

– Ben m’a dit qu’il serait très occupé demain, n’est-ce pas, Ben ?

– Demain, mais je... ah oui, je serai très occupé.

Michel lui avait donné un petit coup de pied sur les chevilles.

– Comme ça, à demain soir, Diane.

– C’est ça, à demain soir, Michel.

Diane entra chez elle et la voiture de Ben démarra aussitôt. Le lendemain, à dix heures, Diane était au gymnase. Elle s’entraîna pendant environ une heure.

– Tu viens dîner avec nous ? demanda Brown, le promoteur.

– Non, je préfère entrer tout de suite à l’hôtel.

Il est possible que mes amis d'hier me téléphonent.

Mais elle pensait plutôt à Maggie.

– J'espère qu'elle viendra. Je le souhaite.

Elle arriva à l'hôtel, monta à sa chambre et fit rapidement sa toilette.

– Onze heures vingt.

Elle décrocha le récepteur de l'appareil téléphonique.

– Diane Roy qui parle, fit-elle au commis. Il n'est venu personne pour moi ?

– Non, mademoiselle.

– Vous êtes bien certain ?

– Absolument personne, mademoiselle Roy.

– Merci.

Diane raccrocha un peu désappointé. Elle décida d'aller dîner, mais prévint le commis.

– Si on me demande, je serai à la salle à manger.

– Bien, mademoiselle Roy.

Diane alla donc dîner. Elle achevait son repas, lorsqu'un s'approcha :

– Mademoiselle Roy ?

– Oui ?

– Il y a une jeune fille qui désire vous voir.

– Où est-elle ?

– Dans le lobby, mademoiselle.

– J'y vais dans deux secondes. Dites-lui de m'attendre.

Comme dans toutes les salles à dîner qui se respectent, le café de Diane était tellement bouillant qu'elle ne pouvait le boire que dix minutes après son repas.

Elle décida donc de le laisser et se dirigea vers le lobby.

Elle regarda autour d'elle et aperçut une jeune fille blonde, fort jolie, pouvant avoir 22 ou 23 ans.

Diane se dirigea vers elle.

– Maggie ?

– Oui.

– Je suis Diane Roy.

Maggie la regarda curieusement :

– C’est vous, hier soir qui...

– Oui.

– Mais vous êtes aussi jeune que moi ?

– Peut-être plus jeune, dit Diane.

Diane la prit par le bras.

– Venez, montons à ma chambre, nous serons plus à l’aise pour causer.

– Comme vous voudrez.

Mais Maggie semblait un peu réticente, craintive.

Diane la fit entrer dans sa chambre et lui offrit un fauteuil.

– Eh bien ? demanda Diane.

– Eh bien, quoi ?

– Si vous êtes venue, c’est que vous désirez sans doute me conter ce qui vous arrive, me dire la cause de votre chagrin d’hier.

Maggie haussa les épaules.

– Je suis venue par curiosité.

– Ah !

– Oui, j’ai brisé avec mon ami, c’est pour ça que j’avais le cœur gros. Je suis venue pour voir quelle romance vous alliez me conter.

– Je ne vous conterai pas de romance, fit Diane. Je suis sans emploi.

– Ah !

– Un ami m’a parlé de cette maison. Hier soir, j’y suis allée avec deux camarades. On m’a dit que je pourrais y faire de bons salaires.

La petite Maggie hésita :

– Pourquoi êtes-vous venue au Mexique ?

Diane lui confia :

– Je suis une lutteuse, mais je me suis blessée et le docteur me défend de lutter avant au moins un mois.

Maggie s’écria :

– Mais vous devez lutter samedi ?

– Oui, mais comme on ne veut pas nuire à l’organisation, on annoncera la nouvelle que le soir du combat.

– Et que savez-vous faire ?

– Un peu de tout, fit Diane. J’ai déjà travaillé comme serveuse dans un restaurant.

– Vous avez besoin de gagner ?

– Oui, car j’ai des traitements à suivre et ça coûte très cher.

– Et vous désirez voir le patron de l’établissement ?

– J’étais décidée. On m’a dit que le patron paierait même mon hôpital, si je voulais m’engager.

– C’est la vérité, fit Maggie.

– Ah !

Diane ne savait pas au juste où la mènerait ce début parsemé de mensonges.

– Mais, hier soir, quand je vous ai vue, là, dans ce petit théâtre, quand j’ai vu que vous pleuriez.

Maggie hésita :

– Dites-moi, vous avez des parents ?

– Oui.

– Et ils vous ont laissé partir ?

– Oui, oh ! mais ils savent que je me conduis bien. Et puis, je suis majeure, vous savez.

Maggie était pâle. Elle semblait nerveuse.

– Vous ne pouvez pas travailler ailleurs ?

– Oh ! j’ai essayé, c’est-à-dire que je suis allée voir pour d’autres emplois, mais on m’offre de très petits salaires.

– Et vous ne voulez pas retourner au Canada, chez vous ?

– Qu’est-ce que je ferai là-bas ? Ici, on me dit qu’on peut gagner beaucoup à cette maison.

– Oui, je sais... mais, enfin, on vous demandera des choses. Vous n’êtes pas innocente, vous comprenez sûrement ce que je veux dire.

– J’ai le droit de refuser.

– Naturellement, mais alors, on ne vous gardera pas.

Enfin, Diane petit à petit arrachait la vérité à la jeune Américaine.

– Mais, vous, vous travaillez bien dans cet endroit. Pourtant, vous me semblez être une bonne jeune fille.

Elle baissa les yeux.

– Faut pas se fier aux apparences, vous savez.

– Ah !

– Et puis, si je reste dans ce lieu de débauche, de perdition, c'est que j'y suis obligée.

– Personne n'y est obligée.

– Si, moi.

– Allons donc. Je ne vous crois pas. Si vous restez dans cette maison, c'est parce que ça vous rapporte beaucoup, c'est parce que vous aimez ça.

– Oh ! non.

Diane haussa les épaules.

– Vous ne me croyez pas, et pourtant, c’est la vérité.

Elle semblait décidée à parler :

– Si je pleurais, hier soir, c’est à cause de ça.

– À cause de quoi ?

– De la vie que je mène.

– Moi, je ne puis croire qu’on puisse vous y forcer.

– C’est pourtant la vérité. On est venu me chercher aux États-Unis, croyez-le ou non.

– Impossible, voyons.

– Je vais tout vous conter et vous allez voir qu’on peut être forcé de faire ce qu’on l’on ne veut pas.

Enfin, Diane avait atteint son but. Maggie allait tout lui dire.

Et la blonde Américaine commença son récit.

III

Je vivais à New-York, avec mes parents.

Papa faisait un bon salaire, et moi, je voulais devenir vedette de cinéma. J'étudiais, on me disait même que j'avais du talent.

Je prenais des cours de diction et également des cours de danse. Je m'étais inscrite à une école de mannequins.

Là, on proposait bien des choses aux jeunes filles, mais moi, je refusais. J'étais sérieuse, je voulais suivre les cours et ne pas faire de l'argent facilement.

Un beau jour, alors que j'étais seule à la maison, je reçus un appel :

– Mademoiselle Maggie Turner ?

– Oui.

– C'est le sergent McCoy de la police. Il est arrivé un petit accident à vos parents.

– Quoi ?

– Un accident de voiture. Si vous voulez les voir.

Papa et maman avaient été transportés à l'hôpital.

Deux semaines plus tard, papa mourait.

C'était lui le responsable de l'accident. Les freins de sa voiture avaient manqué et l'accident avait coûté la vie d'une autre personne.

Maman était infirme pour la vie. Elle ne pouvait plus marcher.

Avec les assurances qu'on retirait, on réussit à payer les comptes, de l'hôpital, mais pas ceux du médecin.

Au lieu de rester dans notre beau logement, je suis déménagée en chambre. Maman était toujours à l'hôpital.

Je commençai à travailler dans un club de nuit comme danseuse. Le salaire n'était pas élevé.

Un soir, alors que je terminais mon numéro de danse, on frappa à la porte de ma loge.

– Entrez !

Je vis paraître un homme dans la quarantaine.

– Mademoiselle Turner ?

– Oui.

– Mon nom est Antonio Romano. Je demeure à Mexico.

Il avait un fort accent et j’avais tout de suite deviné qu’il était Mexicain.

– Monsieur.

– Je suis de passage aux États-Unis et je cherche des danseuses de talent pour mon club.

– À Mexico ?

– Oui. Oh ! je sais que c’est difficile de s’expatrier, mais je paie de très gros salaire, vous savez.

– Monsieur, je ne puis quitter New-York.

– Pourquoi ?

– À cause de maman.

Romano devait savoir la vérité, car il murmura :

- Ah ! oui, votre mère qui est malade ?
- Oui, elle est très malade, en effet, infirme pour la vie.
- Elle est l’hôpital ?
- Non, elle est revenue à la maison. Elle peut se déplacer un peu, grâce à sa chaise roulante.
- Romano alluma un cigare.
- Je vois... levez-vous.
- J’obéis.
- Tournez ! Levez votre jupe, un peu. Quel âge avez-vous ?
- 21 ans, monsieur Romano.
- Je vois... je vois. Eh bien, je vais vous taire un aveu. Vous me plaisez beaucoup.
- Monsieur...
- Attendez, je parle toujours comme danseuse. N’allez pas vous méprendre sur mes intentions.
- Ah ! bon.
- Si vous acceptez mon offre, eh bien, je me charge de votre mère.

– Que voulez-vous dire ?

– Elle viendra s’installer avec vous à Mexico. Je vous aurai un petit logement avec une bonne ou si vous préférez l’envoyer à l’hôpital, je paierai tout.

– Je dois rêver.

– Non, vous ne rêvez pas, mademoiselle. Je suis millionnaire, et souvent, je ne sais que faire de mon argent.

Il se mit à rire.

– Quand je puis aider quelqu’un, c’est un plaisir pour moi.

Et il sortit un dépliant de sa poche.

– Tenez, j’ai une maison, ici, où je garde quelques personnes malades. Des personnes assez âgées. Regardez, il y a de tout.

Il y avait des salons, des endroits pour regarder la télévision, des salles de récréations.

– Un médecin s’occupe de cette maison. Naturellement je charge un certain montant, mais si votre mère veut rester là, ce sera gratuit pour

elle.

– Ah !

– Vous voyez, je suis bon prince. Alors qu'en dites-vous ? Maman n'aimait pas rester en chambre, surtout à New-York. Jamais elle ne pouvait sortir, et elle ne pouvait prendre l'air.

Romano insista :

– Vous vivrez fort bien, là-bas. Naturellement, je ne vous paierai peut-être pas le montant que je paierai aux autres danseuses, mais vous pourrez vivre fort bien.

– Je vais en parler à maman.

– Faites vite, car je pars dans deux jours pour Mexico.

– Ah !

– Je reviendrai, demain soir, chercher ma réponse. Et rassurez votre mère. Je suis un gentilhomme, vous n'avez rien à craindre. J'ai au moins quinze danseuses dans mon établissement, alors, si j'avais des idées derrière la tête, je ne viendrais pas à New-York pour en prendre une autre.

– Pourquoi alors, engager des artistes ici ?

– Mes clients préfèrent les Américaines. Je vous signerai un contrat d'un an, en bonne et due forme.

– Je vais y penser.

Le lendemain, je donnais ma réponse. Maman était prête à me suivre à Mexico.

– Et vous aurez peut-être la chance de faire du cinéma, là-bas.

C'était mon rêve.

Je signai le contrat.

Je m'engageais à travailler à l'établissement de monsieur Romano.

Je devais débiter comme danseuse.

Il y avait une clause dans le contrat, comme quoi, je m'engageais à prendre un autre emploi dans l'établissement, si monsieur Romano le préférait.

– Pourquoi, cette clause ? monsieur, lui demandais-je.

– Pour vous protéger. Supposons que je trouve

que vous êtes mieux comme comédienne ou comme chanteuse, alors, je puis vous taire changer d'emploi, vous comprenez ?

– Oui.

– Alors, je vais m'occuper de faire transporter votre mère par avion. J'ai un appareil privé. Dans une semaine, vous serez à Mexico.

Une semaine plus tard, en effet, nous étions rendues, maman et moi, à Mexico.

Monsieur Romano m'avait trouvé un bel appartement. J'avais toutes mes journées libres.

Maman restait dans cette sorte d'hôpital. Elle y était très bien.

Je commençai mon travail au club. Je n'avais pas le droit d'aller dans les autres parties de l'établissement.

Avec le salaire que me donnait monsieur Romano, je pouvais vivre, payer mon loyer, m'acheter des robes, faire des petits cadeaux à maman, mais naturellement, il ne m'en restait plus pour mettre de côté.

Un soir, monsieur Romano me fit demander à

son bureau.

– Maggie, j’ai une nouvelle pour toi.

– Vrai ?

– Tu vas changer de position.

– Comment ça ?

– Les clients sont fatigués de toujours voir les mêmes danseuses.

– Possible. Je puis chanter.

– Oui, je sais, mais il est temps pour toi d’avoir une promotion.

Il est temps aussi que les habitués du club ne te voient plus.

– Je vais avoir une promotion ? Oui, tu pourras peut-être doubler ton salaire.

– Doubler ?

– Je n’en croyais pas mes oreilles.

– Oui, si tu veux être gentille, si tu veux faire ce que je vais te dire, tu vas doubler ton salaire.

– Faire quoi ?

– Tout d’abord, tu vas venir avec moi et je

vais te faire visiter le reste de l'établissement.

Il me fit tout d'abord visiter sa salle de jeux.

Ça ne me surprenait aucunement, car j'avais entendu dire par les clients qu'on pouvait jouer à l'argent chez monsieur Romano.

– C'est ici que vous voulez que je travaille ?

Il ne répondit pas. Il me fit visiter sa piscine, son salon de culture physique, son studio de massage. Toutes les employées étaient des femmes.

– C'est ici ?

– Mais non, ça prend des femmes expérimentées pour le salon de culture physique, non. J'ai encore un autre endroit.

Il m'amena vers l'hôtel proprement dit. Il me fit voir la salle de cinéma et là, il me déclara :

– Je monte des films, ici, mais ce ne sont pas des films ordinaires.

– Ah !

– Je vais t'en faire voir un.

Comme vous, probablement, j'ai trouvé ça

épouvantable.

– J’ai pensé que tu pourrais filmer pour moi, me dit-il soudain.

Je sursautai :

– Moi, faire ce genre de film ? Jamais.

– Je voudrais que tu dances. Tu pourrais filmer un petit bout de tes danses, tu comprends ?

Les danseuses étaient fort peu vêtues, et même pas du tout, comme vous l’avez vu.

– Et si je refuse ?

Il me ramena à son bureau.

– Si tu refuses...

Il sortit son contrat et me montra sa fameuse clause.

– Tiens, tu es obligée, ma petite, si tu refuses, je te renvoie.

– Eh bien, prenez ma démission.

– Comme tu voudras.

– J’ai un peu d’argent, du moins, suffisamment pour retourner aux États-Unis.

J'avais également une très belle garde-robe et des bijoux qui valaient passablement cher.

– En vendant ça, je trouverai de quoi m'installer aux États-Unis. Mais Romano n'avait pas fini son affreux chantage.

– Attends un peu, si tu brises ton contrat, eh bien... Eh bien quoi ?

– Je serai obligé de réclamer la pension et les soins qu'on a donné à ta mère.

– Quoi ?

– C'est mon droit, si tu brises ton contrat, évidemment.

– Mais vous ne pouvez pas faire ça ?

– Si ! Ce n'est pas la première fois qu'une telle chose arrive. J'ai un bon avocat, ma petite.

– Je vais me plaindre à la justice.

– Fais-le, je ne t'en empêche pas. Mais j'ai soigné ta mère, je l'ai logée et j'ai droit de te charger la pension que tu n'as jamais payée.

– Mais c'était entendu que vous la logiez gratuitement.

Il éclata de rire.

– Tu aurais dû faire mettre ça dans le contrat.

– Je dirai que vous voulez me faire filmer et...

– Tu peux le prouver ? Et puis, crois-tu que je puisse tenir un tel établissement sans l'aide, la connivence des autorités ?

– Oh !

– Mais va, mon petit, réfléchis à tout ça, pense à ta mère. Pour une simple petite danse, tu la mettrais dans le chemin et toi aussi. Tu n'aurais même pas les vêtements nécessaires pour te vêtir.

– Vous êtes ignoble.

– C'est à toi de décider. Si tu refuses, tu ne pourras pas quitter Mexico. Plus que ça, tu ne pourras travailler nulle part ailleurs qu'ici. Sitôt que tu trouveras un emploi, ton salaire sera saisi.

Je partis, ce soir-là, complètement découragée.

Le lendemain, j'acceptai de tourner le film.

Je ne pouvais faire autrement. Monsieur Romano me paya bien.

– Maintenant, je vais pouvoir retourner aux

États-Unis, il ne pourra m'en empêcher. Je vais pouvoir lui payer ma dette.

Mais il m'attendait avec une autre chose.

– J'ai besoin de toi, Maggie, et si tu refuses...

– Je refuse. Combien vous dois-je pour maman ?

– Oui, je sais que tu as l'argent, mais ta mère ne sait pas de quelle façon tu l'as obtenu. Elle croit que tu danses ici.

– Vous voulez dire que...

– Je vais te laisser partir, mais je montrerai le film à ta mère. Elle verra de quelle façon tu as réussi à payer ta dette.

– Non, ne faites pas ça.

– Alors tu vas être gentille.

Je savais que ce coup tuerait maman. J'étais prête à tout.

Puis, ce fut, l'engrenage terrible. On ne peut jamais en sortir.

Je tournai d'autres films, puis il me fit rencontrer des clients.

Le premier soir, l'un d'eux m'a battue et personne n'est intervenu.

Et depuis deux mois, je mène cette vie d'enfer. Tous les soirs, ce sont des hommes nouveaux. Je n'en puis plus, je crois que je vais me suicider !

Elle avait terminé son récit en éclatant en sanglots.

Diane s'approcha d'elle.

– Je vous comprends, ma pauvre Maggie.

– Je suis encore toute jeune. J'aurais tant voulu me marier, devenir une bonne mère de famille, avoir des enfants et un nom respectable. Tout ça est perdu pour moi.

– Mais non, ne dites pas ça.

– Si. Jamais je ne pourrai retourner aux États-Unis, je devrai toujours travailler pour ce Romano.

Elle serra les poings.

– J'attends ! Maman est plus mal que l'an dernier. Quand maman mourra... eh bien, ce sera la fin de Romano.

– Maggie !

– Oui, je le tuerai pour empêcher que d'autres filles comme moi tombent entre ses griffes. Je le tuerai et je me tuerai ensuite

– Vous n'y pensez pas.

– Je le ferai. Il n'y a que maman qui m'arrête.

– Maggie, si vous retourniez à New-York, personne ne vous connaît, voyons ?

– Romano se chargera de me faire connaître.

– Vous pourriez aller au Canada, n'importe où, refaire votre vie.

Elle cria.

– Mais puisque je vous dis que c'est impossible.

– Et si moi, je trouvais un moyen.

– Vous ?

– Oui.

– Mais vous avez dit que...

Diane avoua alors :

– Maggie, je vous ai menti.

La petite Américaine bondit.

– Quoi ?

– Je vous ai menti, afin de mieux connaître la vérité.

– Vous ne voulez pas travailler chez Romano ?

– Non, je n’irais pas là pour tout l’or du monde, surtout après ce que vous m’avez conté.

Elle sembla respirer plus à l’aise.

– Je veux vous aider, Maggie, à sortir de ce trou infect, et à tirer votre mère des griffes de Romano.

– Mais comment ?

– Je ne sais pas, Maggie, mais je vais y réfléchir et je trouverai une solution.

Diane murmura.

– Il faudrait tout d’abord mettre votre mère à l’abri.

– Mais de quelle façon ?

– Ce n’est pas facile de sortir votre mère de

cette maison. Elle est impotente.

– En effet.

– Je vais y réfléchir, Maggie. Vous voulez que je vous aide ?

– Oui.

– Bon, dans ce cas, appelez-moi.

– Quand ?

– Disons, demain, dans la journée. Vous pouvez voir votre mère, souvent ?

– Assez oui.

– Tous les jours ?

– Oui.

– J’irai probablement la voir avec vous.

– Pourquoi ?

– Je ne sais pas encore mais je songe à un plan. Et je crois que je vais trouver la solution.

– Je l’espère. Oh ! si vous pouviez me tirer de là, mademoiselle Roy.

– Je vais essayer, Maggie.

La jeune Américaine se leva.

– Vous ne m’en voulez pas trop de vous avoir menti ? demanda Diane.

– Non, puisque vous voulez m’aider.

Diane alla la reconduire jusqu’à la sortie.

– Et appelez-moi demain avant-midi.

– Je n’y manquerai pas.

Diane retourna à sa chambre. Elle s’assit dans le fauteuil et se mit à réfléchir.

Elle passa le reste de l’après-midi, le regard fixe, devant elle, comme quelqu’un qui rêve.

Mais Diane cherchait une réponse à un problème presque impossible à résoudre.

IV

Vers huit heures, Michel Dupuis vint chercher la jolie Canadienne.

– Montez, princesse, monsieur Ben Laurie a bien voulu me prêter sa voiture.

– Mais je croyais qu’il avait un rendez-vous ce soir.

Michel bégaya.

– Il y est allé en taxi.

– menteur !

– Quoi ?

– Je sais que tu voulais être seul avec moi, Michel... et je ne suis pas fâchée, tu sais.

– Diane, tu devrais revenir à Montréal. Nous pourrions travailler ensemble et...

– Michel, je ne veux pas entendre parler de ça. Si c’est pour me convaincre que tu as voulu être

seul avec moi, ramène-moi à l'hôtel.

– Ne te fâche pas, Diane. Tu sais le sentiment que j'ai toujours éprouvé pour toi.

– Oh ! on dit ça, mais loin des yeux, loin du cœur.

– Diane, tu me fais énormément de peine en parlant de cette façon.

– Veux-tu, nous allons changer de conversation. Je ne veux pas qu'il soit question de... de cœur, entre nous, ce soir.

– Comme tu voudras.

Michel reprit son air souriant.

– Alors où allons-nous ? C'est toi qui décides.

Diane réfléchit une seconde, puis :

– Aux établissements Romano.

– Où est-ce ?

– Où nous sommes allés hier soir, avec Ben.

– Au dernier endroit ?

– Non, au premier, où il y avait des films...

– Quoi ? Tu veux aller là ?

– Oui.

– Pourquoi ?

– Mais, parce que nous sommes loin d’avoir tout vu, Michel. Alors, tu veux m’y conduire ?

– Si tu veux, mais, j’avoue que tu as de drôles d’idées. Hier soir, tu avais hâte de sortir de là, et ce soir... Je suppose que tu ne veux qu’aller au club ?

– Non, je veux retourner voir le film.

– Hein ?

Michel n’en revenait pas.

– Mais oui, hier soir, j’étais surprise, et je n’ai rien vu, et toi non plus peut-être. Et puis, avoue donc, tu es comme tous les hommes, ça doit te plaire ce genre de spectacle.

Michel sursauta :

– Diane, je suis un homme qui se respecte.

– Ils disent tous ça, mais au fond...

Michel soupira :

– Bon, puisque c’est ton désir, Diane, nous

irons mais j'avoue que tu me désappointes.

– Tant mieux, tu en viendras peut-être à me détester. Qui te dit que je n'ai pas changé depuis que je suis partie de Montréal ?

– Non, je ne le crois pas, ce n'est qu'une fantaisie de ta part.

– Tu verras bien.

Et à la grande surprise de Michel, Diane sembla prendre goût au spectacle. Le jeune comédien n'en revenait pas.

– Elle est réellement changée.

Une fois le film terminé, elle demanda :

– Amène-moi ailleurs, je veux te causer.

– Au club ?

– Dans un autre, pas dans celui-là, car j'ai peur qu'on entende notre conversation.

Il la regarda.

– Toi, tu me caches quelque chose, Diane. Si tu es venue ici, c'est que tu avais une idée derrière la tête.

Elle sourit, sans lui répondre.

– Là, je te retrouve. Je ne serais pas surpris, qu’offensée par les mœurs légères de cet établissement, tu te sois mis en tête de le faire fermer.

– Tu es fou, jamais je n’y réussirais.,

– En tout cas, ce doit être quelque chose du genre.

Ils quittèrent les établissements Romano et allèrent dans un petit club très tranquille.

On n’y admettait que les couples. La lumière était très faible. Quelques couples dansaient, mais la plupart étaient assis et causaient en tête à tête.

– Ici, nous serons très bien.

Michel commanda quelque chose.

– Et maintenant dévoile-moi ton grand mystère.

– J’ai besoin de toi pour accomplir une bonne action.

Michel s’écria :

– Ah ! là, je retrouve ma Diane que j’ai

connue à Hollywood et à Montréal.

Diane cependant était très sérieuse.

– J’ai causé avec Maggie une partie de l’après-midi.

– Maggie ? Qui est-ce ?

– La jolie petite blonde qui fait trois danses différentes, dans le cinéma de Romano.

– Tu as causé avec elle ?

– Oui.

Et Diane lui raconta ce que la danseuse lui avait dit.

– Mais c’est épouvantable, un être comme Romano devrait être jeté en prison pour le restant de ses jours.

– La justice tolère. Il a des amis dans la police. Mais on ne sait probablement pas de quelle façon il s’y prend pour engager ses employés.

– Mais il y en a qui ont dû chercher à parler ?

– Probablement, mais sans preuves, on ne les a pas crues

- Je vois.
- Moi, j’ai décidé d’aider Maggie et je crois que j’ai trouvé un plan
- Ah !
- Écoute-moi bien, car je vais avoir besoin de ton aide. Tout d’abord, je vais voir Maggie demain. J’irai rendre visite à sa mère.
- Pourquoi ?
- Dans le but de connaître l’hôpital. Savoir comment je pourrais la sortir de là.
- Qu’est-ce que tu dis ?
- Ne pousse pas les haut-cris, je crois que c’est possible. Enfin, je le saurai demain. Ensuite, voici ce que je ferai !

*

Madame Turner n’était pas très vieille, et pourtant, elle était très malade. La pauvre femme n’avait pas cinquante ans. On lui en aurait donné soixante.

Le docteur avoua à Diane qu'elle n'en avait pas pour très longtemps à vivre.

– Peut être un an, peut-être deux, mais pas plus.

– De quoi souffre-t-elle ?

– Paralytie qui se généralise. On ne peut rien faire. On peut diminuer la douleur, c'est tout.

Une fois qu'elle fut dans la chambre de la malade, Diane demanda à Maggie de la laisser seule.

Elle causa de choses et d'autres, puis :

– Aimeriez-vous retourner à New-York, ou du moins, aux États-Unis ?

– Moi ? Mais...

– Vous êtes bien ici ?

– Oui, moi, tout ce que je demande, c'est d'être auprès de ma fille.

– Écoutez, madame Turner. Maggie ne veut pas vous en parler mais elle est fatiguée de vivre à Mexico.

– Pauvre petite, pourquoi ne l'a-t-elle dit ? Je

suis prête à aller n'importe où avec elle.

Et la mère ajouta aussitôt :

– Je vais lui en parler, je vais lui dire que...

– Non, ne faites pas ça.

– Pourquoi ?

– Maggie m'en voudrait. Non, je vais la décider à vous en parler elle-même. Laissez-moi faire, voulez-vous ?

– Certainement, mademoiselle Diane.

Diane retourna à son hôtel en compagnie de Maggie.

– Maintenant, Maggie, voici mon plan. Ce soir, vous irez trouver monsieur Romano et voici ce que vous ferez..

*

– Entrez !

– Je vous dérange, monsieur Romano ?

– Mais non, mon petit, entre.

Il s'approcha de Maggie et passa sa grosse patte dans ses cheveux.

– Depuis une coupe de jours, tu sembles devenue raisonnable. Je n'entends plus de plaintes.

– Mais je suis quand même décidée à partir, monsieur Romano.

– Ah !

– Je veux quitter cette maison.

– Mais où iras-tu, mon petit ?

– Où ?

– Oui. Tu me dois tellement d'argent.

– Je sais, mais j'ai un marché à vous proposer, monsieur Romano.

– Un marché ?

– Oui, si je vous trouvais une remplaçante.

– Pardon ?

– Oui, si je vous trouvais une remplaçante, une jeune file, encore plus jolie que moi qui sait danser, qui a l'air innocente, mais qui n'a pas

froid aux yeux. Elle a un corps parfait et de plus c'est une athlète.

– Qui est-elle ?

– Oh ! non, je ne vous dirai pas son nom. Elle vous ferait une très bonne employée, mais à une condition.

– Laquelle ?

– Je vous la ferai connaître, si vous me signez un papier comme quoi je ne vous dois absolument rien, et ce n'est pas tout.

– Ah !

– Vous allez également me remettre mes trois films.

– Tu en demandes.

– Quand vous aurez vu cette nouvelle recrue, vous accepterez ma proposition.

– Tu crois ?

– J'en suis certaine.

– Eh bien, amène-la moi.

– Non.

- Pourquoi ?
 - Elle ne voudra peut-être pas venir ici. Non, je puis vous la faire rencontrer à son hôtel.
 - À son hôtel ?
 - Oui. Elle est en chambre ici, à Mexico.
 - Bon, je vais aller la voir. Quand ?
 - Disons, demain soir. Ça vous va ? Je prendrai rendez-vous avec elle.
 - Entendu pour demain soir.
- Mais quel est donc le plan de Diane ?

V

– Madame Turner, j’ai tenu à vous causer seule à seule pour vous mettre au courant de la véritable situation.

– Vous me faites peur, mademoiselle Diane.

– Votre fille est dans de mauvais draps.

– Quoi ?

– Ce Romano n’est pas un gentleman, comme vous le pensiez.

– Que voulez-vous dire ?

– Romano est un voyou, et maintenant, il voudrait obliger votre fille à... enfin, à faire des choses incorrectes.

– J’espère que Maggie a su le remettre à sa place ?

– Et comment ! Mais, vous êtes ici comme la prisonnière de Romano. Vous ne pouvez pas

sortir. Alors, il veut forcer la main de votre fille, vous comprenez ?

– Mais il ne peut faire ça.

– Il ne pourrait le faire, si vous n'étiez pas ici. Donc, il faut que vous sortiez de cet hôpital.

– Je ne puis marcher.

– Vous avez confiance en moi ?

– Oui.

– On va vous enlever.

– Quoi ?

– Vous avez bien compris, on va vous enlever ce soir. J'enverrai trois de mes amis, et ils viendront vous prendre ici.

– Mais on ne me laissera pas sortir.

– Ne vous inquiétez pas de ça, madame Turner, je me charge de tout. Personne ne saura que vous êtes sortie.

– Mon Dieu, j'ai peur...

– Encore une fois, ne vous inquiétez pas. Fiez-vous à moi.

*

– Alors c’est entendu, Ben, je compte sur vous ?

– Oui, Diane, je puis te rendre ce service-là.

Il se tourna vers Jerry Brown, le prometteur et Grace, sa partenaire de lutte.

– Alors, on y va ?

Ils sortirent de l’hôtel. La voiture de Ben était à la porte. Ils y montèrent et se dirigèrent vers le fameux petit hôpital dirigé par Romano.

Ben fit le tour de la maison.

– L’escalier de sauvetage est là.

– Je reste dans la voiture ? demanda Grace.

– Oui.

Ben et Jerry Brown se dirigèrent vers l’entrée principale. Un gardien se trouvait à la porte.

– Messieurs ?

Ben et Jerry avaient l’air de deux ouvriers. Ils

étaient vêtus de salopettes et portaient une casquette.

Ben tenait une valise à la main.

Sans répondre à la question du gardien, Ben voulut entrer.

– Hé, une seconde, on n’entre pas comme ça.

Ben se retourna :

– Bon, comme vous voudrez, mais cherchez-vous en d’autres plombiers.

– Vous êtes des plombiers ?

– Oui, on nous a fait demander. Un tuyau de crevé, je crois.

– Je l’ignorais. Un instant, je vais appeler pour voir où c’est. L’homme se dirigea vers un téléphone.

– Venez, l’escalier est là ! fit Ben à Jerry.

Pendant que le gardien téléphonait, les deux hommes montèrent rapidement l’escalier.

– Chambre 23, c’est là-bas, au bout du corridor. Ils virent s’approcher un médecin.

– Attends, restons ici, fit Ben.

Le médecin entra dans une chambre.

– Allez-y !

Jerry s’avança rapidement dans le corridor et ouvrit la porte de la chambre 23.

– Madame Turner ?

– Oui.

– Je suis envoyé par mademoiselle Roy. Vite, il faut vous habiller. Venez, passez cette robe de chambre.

– Mais...

– Bah ! ne vous en faites pas, je vais vous aider. Je suis habitué avec les femmes, vous savez, je suis gérant de lutteuses.

Il mit des bas à la brave femme, puis l’emmitoufla dans une couverture.

– Maintenant ne bougez pas de là, je vous porterai.

– Me porter ? Mais où ?

– Ne posez pas de questions, ça ira tout seul. Il

regarda sa montre.

– Encore une minute.

Pendant ce temps, dans l’escalier, Ben ne demeurait pas inactif.

Il avait sorti plusieurs papiers de sa poche et un morceau de toile.

Il cacha le tout dans un recoin et regarda sa montre.

– C’est le temps.

Il déposa les papiers dans une petite chaudière qu’il avait cachée dans sa valise.

Il y mit le feu et lorsque le tout flamba, il jeta le morceau de toile par-dessus.

Aussitôt, une fumée acre, épaisse, se dégaugea.

Ben cria de toute la force de ses poumons.

– Au feu ! Au feu !

Il y eut des pas dans le corridor. Le médecin et les deux gardes s’élancèrent dans l’escalier.

Ben n’attendit pas plus longtemps. Il descendit au premier étage.

Pendant ce temps, Jerry Brown avait pris madame Turner dans ses bras.

– Vous n’êtes pas bien lourde, ce sera facile.

Il se dirigea vers la porte. Soudain, l’appel retentit :

– Au feu !

Les deux gardes et le médecin se dirigèrent vers l’escalier. La route était libre.

Jerry sortit tenant son précieux fardeau.

Il se dirigea vers l’autre bout du corridor. Au fond, se trouvait la sortie de secours donnant sur l’escalier de sauvetage. Il ouvrit la porte, sortit avec madame Turner et referma la porte derrière lui.

Il était temps. Une des gardes revenait en disant :

– Ce n’est rien... un morceau de guenille qui brûlait, aucun danger.

Pendant ce temps, Ben s’était rendu jusqu’à l’entrée. Le gardien était là.

– Hé, où allez-vous ? Je me suis informé, il

n'y a pas de tuyaux de crevés.

– Non ?

– Non, où étiez-vous passés ?

– Ça, mon bonhomme, ça ne vous regarde pas.

– Mais....

Le gardien chercha à lui barrer le chemin. Ben laissa partir son poing et il atteignit le gardien au creux de l'estomac.

Ce dernier perdit le souffle et plia en deux.

Un coup de la droite l'atteignit au menton et il croula au plancher.

Ben sortit en courant et se dirigea vers l'arrière.

– Vite, cria Grace.

La voiture était déjà en marche. Brown était assis à l'arrière avec madame Turner.

– Tout a bien été ?

– Comme un charme et vous ? demanda Brown.

– J'ai dû donner un uppercut au gardien. Mais

ça m'a fait plaisir, je n'aimais pas cette face-là.

– Où conduit-on madame Turner ?

– À mon hôtel, fit Ben.

Et il indiqua le chemin à Grace qui avait pris le volant.

– On la laissera entrer ?

– Ne craignez rien. Je paie bien à l'hôtel et on ne me posera pas de questions.

– Tant mieux.

Mais Ben se trompait. Le commis voulut savoir qui était cette femme.

– C'est ma tante, dit Ben. Elle est infirme et ne sort jamais. J'ai décidé de l'emmener passer la soirée avec moi. Vous avez objection ?

Il tendit un billet au garçon.

– Mais non, monsieur Laurie, pas du tout.

On aida même le groupe à monter madame Turner.

– Maintenant je vais m'occuper de vous, madame, fit Grace !

*

– Elle nous attend ? fit Romano.

– Oui, mais vous avez les films ? demanda Maggie.

– Oui, les trois. Ils sont dans ma serviette. Nous ferons l'échange, si la petite me plaît.

– Bien et vous signerez le papier ?

– Oui, tout est préparé.

– Entendu.

Ils entrèrent à l'hôtel et quelques secondes plus tard, ils frappaient à la porte de la chambre de Diane.

La jolie Canadienne vint ouvrir.

Elle avait passé une robe du soir, décolletée à souhait. Une robe qui collait littéralement à la peau. Elle était plus jolie que jamais.

Romano jeta un coup d'œil à Maggie et lui sourit. Il semblait satisfait.

– Mademoiselle ?

– Diane Roy, c'est monsieur Ontonio Romano, Diane.

– Enchantée, monsieur Romano.

Diane lui offrit un fauteuil.

– Asseyez-vous.

– Merci.

Diane commença aussitôt :

– Monsieur Romano, je n'irai pas par quatre chemins. J'ai besoin d'argent et c'est assez urgent.

Elle se tourna vers Maggie.

– Mon amie m'a dit que vous pourriez sans doute m'aider.

– Tout dépend, fit Romano.

– Il s'agit d'une dette que j'ai contractée aux États-Unis. Je ne veux pas spécifier quelle sorte de dette.

– Bon.

– Si je ne paie pas, cependant, je pourrais être

arrêtée.

– Je vois.

Romano alluma un cigare et demanda :

– Cette dette est de combien ?

– Dix mille. Je dois payer d’ici trois jours.

– Hé, ce n’est pas une petite somme.

– Je sais, mais si je refuse de payer, c’est la prison pour moi, et mes parents... enfin papa est malade et il pourrait en mourir.

– Je vois, je vois... Votre père demeure où ?

– À Montréal.

– Bon. Et si je paie cette dette, que ferez-vous ?

– Il paraît que vous cherchez des danseuses. Je suis prête à travailler pour vous. Ce métier-là me connaît.

– Regardez, j’ai d’assez jolies jambes, et on dit que je ne suis pas mal faite.

– En effet, je l’avais d’ailleurs constaté.

– Je serais prête à signer un contrat d’un an.

– Et si je ne vous veux pas comme danseuse ?

– Oh ! je puis faire bien autre chose.

Elle lui lança un clin d’œil.

– Et vous ne regretterez rien, monsieur Romano. Savez-vous que j’ai déjà fait du cinéma ?

– Non, c’est vrai ?

– Oui, à Hollywood. Maggie m’a dit que vous cherchiez aussi des comédiennes ?

Il se tourna vers Maggie.

– Tu lui as dit ?

– Oui, tout.

Diane alluma une cigarette.

– Oh ! ça ne me fait pas peur, vous savez. Je sais ce qui m’attend. Alors m’acceptez-vous dans votre établissement ?

– Le salaire ?

– Donnez-moi quelque chose pour subsister et payez ma dette, c’est le principal.

– Bon, j’accepte, dit-il. Demain, vous aurez

vosre chèque.

Il sortit un contrat de sa serviette de cuir.

– Si vous voulez signer ici. Je vais inscrire que c'est pour un an.

Diane vint pour signer.

– Une seconde, fit Maggie, je veux tout d'abord causer avec monsieur Romano.

Romano se tourna vers Maggie.

– Sitôt que mademoiselle aura signé.

Diane posa sa signature au bas du contrat.

–Voilà.

Et elle se dirigea vers la porte.

– Mais où allez-vous ? demanda Romano.

– Vu que Maggie veut causer avec vous, je vous laisse, fit la belle aventurière.

– Mais nous causerons ensemble à mon établissement, fit Romano. N'est-ce pas, Maggie ?

– Non, je ne veux pas y retourner.

– Je vous laisse.

Diane sortit.

– Et maintenant, fit Maggie, donnez-moi mon reçu comme quoi je ne vous dois rien et donnez-moi les films.

Romano se mit à rire.

– Tu es folle !

– Comment ça ?

– Crois-tu que j'étais pour apporter ces films avec moi ? Et puis, j'ai encore besoin de toi, Maggie.

– Quoi ?

– Maintenant que j'ai la signature de cette mademoiselle Roy, maintenant que je sais que son père peut mourir si elle ne paie pas sa dette...

– Vous n'êtes pas pour faire ça ? Vous n'êtes pas pour m'obliger à...

– Si, tu es toujours à contrat avec moi, ne l'oublie pas.

– Mais vous aviez promis...

– Ma petite, tu aurais dû prendre plus de précautions.

Maggie éclata :

– Vous ne m’avez pas fait assez souffrir, non ? Vous êtes venu dans ma loge un soir à New-York, vous m’avez dit, je suis Antonio Romano.

– Je m’en souviens comme si c’était hier.

– Vous m’avez engagée comme danseuse. « Et si tu acceptes, avez-vous dit, je ferai soigner ta mère. Je la logerai gratuitement. »

– Je n’ai pas tenu ma promesse ?

– Oui, mais ensuite, vous m’avez fait chanter.

– Chanter est un gros mot. Je t’ai forcée à respecter ton contrat.

– Vous m’aviez dit que vous logiez maman gratuitement ? Maintenant, si je pars, vous voulez me faire tout payer.

– C’était à toi d’exiger un papier. Nous ne sommes pas pour recommencer cette discussion.

– Vous m’avez obligée à tourner des films.

– Il faut bien que tu paies ta dette d’une façon ou d’une autre.

– Vous avez abusé de moi. Quand une jeune

filles veut, comme cette Diane, quand elle sait ce qui l'attend, très bien, mais moi, je ne savais rien...

– Tu aurais dû te renseigner, c'est tout. En tout cas, assez discuté.

Et il la menaça à nouveau :

– Si tu ne reviens pas à l'établissement, je montrerai les films à ta mère. Je lui dirai ce que tu es devenue.

– Salaud !

– Et je te forcerai à tout payer, jusqu'au dernier sou, jusqu'au dernier, tu entends. Je vous ferai mourir à petit feu, ta mère et toi.

La porte s'ouvrit.

– Nous en avons entendu assez.

Diane entra. Elle était suivie de Michel Dupuis.

– Ah ! ça, mais qu'est-ce qui se passe ?

– Monsieur Romano, fit Diane, je crois que j'ai une mauvaise nouvelle pour vous.

– Comment ça ?

– Toutes les conversations ont été enregistrées.

– Quoi ?

– Toutes, vous entendez ? Maintenant nous avons des preuves puissantes contre vous, vos propres aveux.

Il se mit à rire nerveusement.

– Je ne vous crois pas.

– Non et ça, qu'est-ce que vous pensez que c'est ?

Michel alla lui montrer le micro.

– Qui êtes-vous ?

Michel mentit.

– Un policier, un agent de la police mexicaine, mais non pas de Mexico. La police officielle du pays.

– Ah !

– Mais je ne veux pas me mêler des affaires de votre ville. Tout ce que je désire c'est que vous laissiez cette petite Maggie tranquille.

Romano reprenait son calme.

– Vous oubliez une chose.

– Quoi donc ?

– Madame Turner est à mon hôpital, et si vous ne me remettez pas l’enregistrement immédiatement... je lui montrerai les films. Vous ne pouvez pas m’empêcher de faire ça.

Diane lui montra l’appareil.

– Pouvez-vous téléphoner à votre hôpital ?

– Pourquoi ?

– On a enlevé madame Turner, ce soir.

– Je ne vous crois pas.

– Appelez !

Romano téléphona à son hôpital et là, on lui apprit qu’en effet, madame Turner était mystérieusement disparue de sa chambre.

Il raccrocha. Il était pâle.

– Si demain, à dix heures, les trois films, et un papier signé de votre main ne sont pas rendus ici dans cette chambre, fit Michel, les autorités s’occuperont de vous.

– Vous me remettrez les enregistrements ?

– Oui, un échange. Je vous attendrai jusqu'à dix heures, demain.

Il ajouta :

– Si je vous donne une chance, c'est pour que la réputation de mademoiselle Turner ne soit pas ternie, et que sa mère meure en paix, autrement, je vous enverrais en prison pour le reste de vos jours.

Romano se dirigea vers la porte.

– Je n'ai pas dit mon dernier mot.

Diane se trouvait tout près de lui. Il lui murmura :

– Et vous, je vous retrouverai bien.

Diane lui sourit.

– Un instant, monsieur Romano, pouvez-vous me remettre le contrat que je vous ai signé ?

– Ah ! non, par exemple.

Michel s'avança.

– Ne nous obligez pas à le prendre de force.

Romano remit le contrat.

– Ne partez pas tout de suite, fit Michel, venez dans la chambre voisine, je vais vous faire écouter les enregistrements.

Il les suivit. Diane le surveillait de près.

Romano ne dit pas un mot, il écoutait.

– Et maintenant, demain, à dix heures.

*

Le lendemain matin, à dix heures moins dix, un homme se présentait à la chambre de Diane.

– Je suis envoyé par monsieur Romano.

– Entrez.

– Il m’a dit de vous remettre ceci, mais seulement après que vous m’aurez donné une bobine sur laquelle se trouve un enregistrement.

– Montrez tout d’abord ce qu’il y a dans ce paquet. Il y avait trois courts films et un papier signé par Romano comme quoi Maggie était

libérée de toutes dettes envers lui.

– Voici les enregistrements, monsieur.

– Merci.

L’homme partit aussitôt.

Diane, Maggie et tous les autres crièrent victoire. Ils avaient réussi sur toute la ligne.

– Mais j’ai peur pour vous, mademoiselle Roy, dit Maggie.

– Ne vous inquiétez pas.

– Romano voudra sûrement se venger.

– Je sais, mais je puis me défendre, ne craignez rien pour moi. J’aurai l’œil ouvert et le bon.

Diane soupira :

– Ce que je regrette le plus, c’est que ce salaud va continuer d’amener des jeunes filles dans son lieu de perdition, d’autres qui se feront prendre comme vous.

– Pas pour longtemps, murmura Maggie.

– Comment ça ?

La jeune fille parut fort peinée.

– J’ai vu un médecin, et il a examiné maman, ce matin. Il est parti vers neuf heures et demie, c’est pour ça que je viens tout juste d’arriver.

– Et puis ?

– Il dit qu’elle n’en a pas pour bien longtemps.

Maggie soupira :

– Pauvre maman, s’il avait fallu qu’elle apprenne...

Puis, reprenant sa voix dure :

– Lorsque maman ne sera plus, je dirai tout.

– Quoi ?

– Oui, je raconterai ce qui m’est arrivé. J’ai les films avec moi, je les montrerai s’il le faut. Les journaux publieront mon histoire. On connaîtra réellement Antonio Romano et sa fameuse maison. Les jeunes filles qui se feront prendre par la suite, seront les seules responsables.

– Bravo, Maggie, s’écria Grace.

Mais Diane demanda :

– Vous ne pensez pas à vous ? Si vous dites toute la vérité, vous aurez moins de chances de refaire votre vie.

– Je sais, mais je pense surtout aux autres, qui pourraient se faire prendre.

Michel demanda :

– Retournez-vous aux États-Unis bientôt ?

– Nous partons cet après-midi. J’ai fait réserver un compartiment dans le train.

– Partez-vous pour New-York ?

– Non, pour Boston. J’essaierai de me trouver du travail là-bas. D’ailleurs, j’ai un peu d’argent. Et puis, je pourrai vendre mes bijoux et mes robes.

– Je suis certaine que vous pourrez trouver quelque chose.

– Oui, mais pas comme danseuse. C’est fini.

Le même après-midi, Diane, Brown et Grace allaient reconduire madame Turner et sa fille à la gare.

Ils placèrent l’infirmes sur le train.

– Mon ami Michel et Ben Laurie vous envoient leurs salutations. Ils étaient occupés et n’ont pu venir.

– Vous les remercieriez pour nous, fit Maggie.

– Je n’y manquerai pas.

Maggie prit Diane à part.

– Si je puis sortir de ce cauchemar, mademoiselle Roy, c’est grâce à vous.

– Bah ! oubliez tout ça.

– Vous, je ne vous oublierai jamais.

Le train allait partir. Diane alla saluer madame Turner une dernière fois.

– Merci, mademoiselle. Vous avez bien aidé ma petite fille. S’il avait fallu qu’elle se laisse entraîner pour moi... je crois que j’en serais morte de chagrin.

– Réjouissez-vous, madame Turner, puisque rien n’est arrivé.

Diane descendit du train avec ses amis et le convoi se mit en marche.

Ils entrèrent tous à l’hôtel.

*

Romano fit venir un de ses premiers lieutenants :

– Tu vas m’acheter tous les journaux qui parlent de sport.

– Mais pourquoi, boss ?

– Je m’intéresse à la lutte entre femmes.

– Tiens !

– Tu me découperas les articles se rapportant à une certaine Diane Roy qui lutte à Mexico ou aux environs.

– Entendu, boss, mais puis-je vous demander pourquoi ?

Romano alluma un cigare.

– J’ai un petit compte à régler avec elle.

– Ah !

– Mais c’est une chose personnelle. Je vais m’en occuper moi-même. Trouve-moi ces

articles. Je veux savoir où elle lutte.

– Bien, boss.

Une heure plus tard, le type revenait.

– Tenez, boss, j’ai trouvé ce que vous vouliez.

– On parle d’elle ?

– Et comment. Samedi, il y a un grand combat à l’aréna, et c’est elle qui lutte en finale. Il paraît que c’est un combat revanche.

– La semaine dernière, elle a été blessée par son adversaire, et cette semaine, c’est la reprise des hostilités.

Romano se frotta les mains.

– Eh bien, mademoiselle Roy, je vais vous préparer une petite surprise pour samedi. Une surprise à la Romano.

Il semble que Diane n’en a pas fini avec ce roi de la pègre.

Que lui arrivera-t-il ?

Ne manquez pas la semaine prochaine une autre tranche du roman de l’année de Pierre Saurel, Diane, la belle aventurière.

Cet ouvrage est le 473^e publié
dans la collection *Littérature québécoise*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.